



CULTURE/ SCÈNES

«Jeanne Dark», une ado sur le bûcher numérique

Magnifiquement porté par Helena de Laurens, le seul-en-scène de Marion Siéfert est diffusé en live sur Instagram, les commentaires s'affichant sur la scène.

En sortant du théâtre, on dit à chaque passant d'y entrer. Ce qui est stupide puisque *Jeanne Dark*, la dernière création de Marion Siéfert avec la magique Helena de Laurens, est déjà complet, malgré le Covid, malgré la pluie, jusqu'au dernier jour. Mais pas si absurde, car l'une des spécificités du dispositif imaginé par Marion Siéfert est qu'on peut également suivre la pièce sur Instagram, et c'est même une expérience à ne pas rater. Encore un spectacle participatif? Et qui plus est, où l'on nous fait croire qu'un écran de téléphone peut se substituer à l'incarnation sur un plateau? Pas de panique. Si Marion Siéfert inclut dans sa dramaturgie un usage d'Instagram et une réflexion en acte sur sa place chez ses utilisateurs, notamment adolescents, ceux qui regardent ce seul-en-scène via l'application n'auront ni la même fonction ni le même point de vue que les spectateurs dans la salle.

Cocon. Ces derniers auront la chance de

pouvoir scruter les métamorphoses de la performeuse, actrice, danseuse Helena de Laurens en Jeanne, 16 ans, sur le plateau, tout en regardant son live diffusé sur deux écrans verticaux placés à chaque bout de la scène et les commentaires qu'ils suscitent. Personne ne peut savoir à l'avance qui sera au rendez-vous sur Instagram ni le nombre d'abonnés – plus de cent le jour de la première, des personnes inconnues de l'actrice et de la metteuse en scène pour la très grande majorité. Impossible de savoir non plus comment vont réagir ces abonnés dont les commentaires en direct influent sur la perception des spectateurs, mais que l'actrice qui se filme ne voit pas. Helena-Jeanne entre en scène, c'est-à-dire dans sa chambre entièrement blanche, entièrement vide, cocon glacial, studio de photo, ou chambre d'hôpital, selon ce qu'on projette sur l'impeccable scénographie de Nadia Lauro. De la comédienne, qui mime à merveille la lenteur empruntée de la lycéenne de retour chez elle, croulant sous son sac à dos, on ne voit d'abord que sa silhouette dessinée comme en ligne



claire par son slim et son pull moulant coloré, ainsi que par sa masse de cheveux qui dissimule l'entièreté de son visage. Cependant, de dévoilement, de mise à nu, il ne sera question que de ça, au point qu'au fur et à mesure de la représentation, le monologue incessant de Jeanne, cette parole qu'elle adresse à son smartphone, paraît lui retourner la peau, la transformer en écorchée. Ce doit être cela, ce qu'on appelle «incarner le verbe». Et le paradoxe est évidemment que ce soit un outil numérique qui rende visible cette incarnation, sur lequel on suit, captivé, le moindre oscillement de ses traits, la puissance expressive faramineuse de l'actrice décuplée par les gros plans de son visage, tandis que sur le plateau, son corps se déploie, s'exaspère, se tend de la pointe de ses cheveux jusqu'au bout de ses doigts flexibles. La comédienne et son personnage partagent une même particularité : elles ne peuvent s'empêcher de prendre les expressions de ceux auxquels elles pensent, rendant ce seul-en-scène infiniment peuplé. Est-ce Helena de Laurens qui vampirise son personnage ou l'inverse ? La frontière s'estompe et la performance de l'actrice rappelle celle, jamais oubliée, de Zouc, qui en un quart de seconde, était capable de passer du nouveau-né à l'octogénaire.

Bise. Les sensations cartographiées sont celles de tout adolescent, capturées dans un carcan biographique singulier : une famille catho chaleureuse moralement irréprochable, une mère, femme au foyer, qui l'aime «*tellement qu'elle imagine toujours le pire*» en pensant à elle, une sœur et des frères qui ne lui laissent pas une minute de répit puisqu'elle est l'aînée, l'exigence de la perfection scolaire qui l'assaille et «*la messe, la messe, la messe*» le dimanche alors que chaque temps vacant de la semaine est colmaté. «*Rentrer, rentrer, rentrer, c'est ma vie. Je ne peux jamais sortir.*» Et puis il y a l'intrusion de sa mère dans sa chambre vide, dans ses pensées, partout où elle est. Et puis il y a son père qui demande qu'elle lui fasse la bise le matin. Parents qui acceptent que leur fille soit sur les réseaux sociaux à condition de voir ce qu'elle poste. Jeanne Dark vit à Orléans, à côté du cimetière, telle Jeanne d'Arc. Et bien sûr, les railleries sur les réseaux sociaux et l'angoisse de la

jeune fille qui ausculte son corps, provoquant une forte émotion chez les scolaires dans la salle, portent sur la virginité pour la vie. Native d'Orléans, 30 ans et des poussières, Marion Siéfert dit que l'audace des deux interprètes de son spectacle précédent – Janice Bieleu et la rappeuse Laetitia Kerfa dans *Du sale!* – lui a donné à son tour le courage et l'envie de s'atteler à une partie de sa vie qu'elle taisait jusqu'alors, dont elle avait un peu honte. Avec Helena de Laurens, il leur a fallu une bonne année pour accomplir ce spectacle à double focale, et qui bouleverse aussi par son temps : le présent impérieux, redoublé par le live. Il a fallu très peu d'années à l'actrice, metteuse en scène et performeuse pour se révéler comme une incroyable inventrice de forme. Mais ce qui frappe est que ses recherches formelles sont toujours au service de l'émotion la plus franche. Déjà, dans son premier spectacle, *Deux ou Trois Choses que je sais de vous*, elle était une extraterrestre (pas si loin de Jeanne d'Arc), qui tendait un miroir au public, en délivrant à chaque spectateur des bribes de sa vie, à travers les traces qu'on laisse sur Internet. Et elle tremblait comme une feuille, en les touchant un à un. Sa deuxième création, *le Grand Sommeil*, était indissociable de son interprète, déjà Helena de Laurens, fantastique enfant de 10 ans dans son corps d'adulte.

ANNE DIATKINE

JEANNE DARK de MARION SIÉFERT
Théâtre de la Commune, Aubervilliers (93).
Jusqu'au 18 octobre. Dans le cadre du
Festival d'automne à Paris. Et en tournée.
Instagram: @jeanne_dark_



Le spectacle capte les relations d'une lycéenne (Helena de Laurens) avec son compte Instagram. PHOTO MARION SIÉFERT